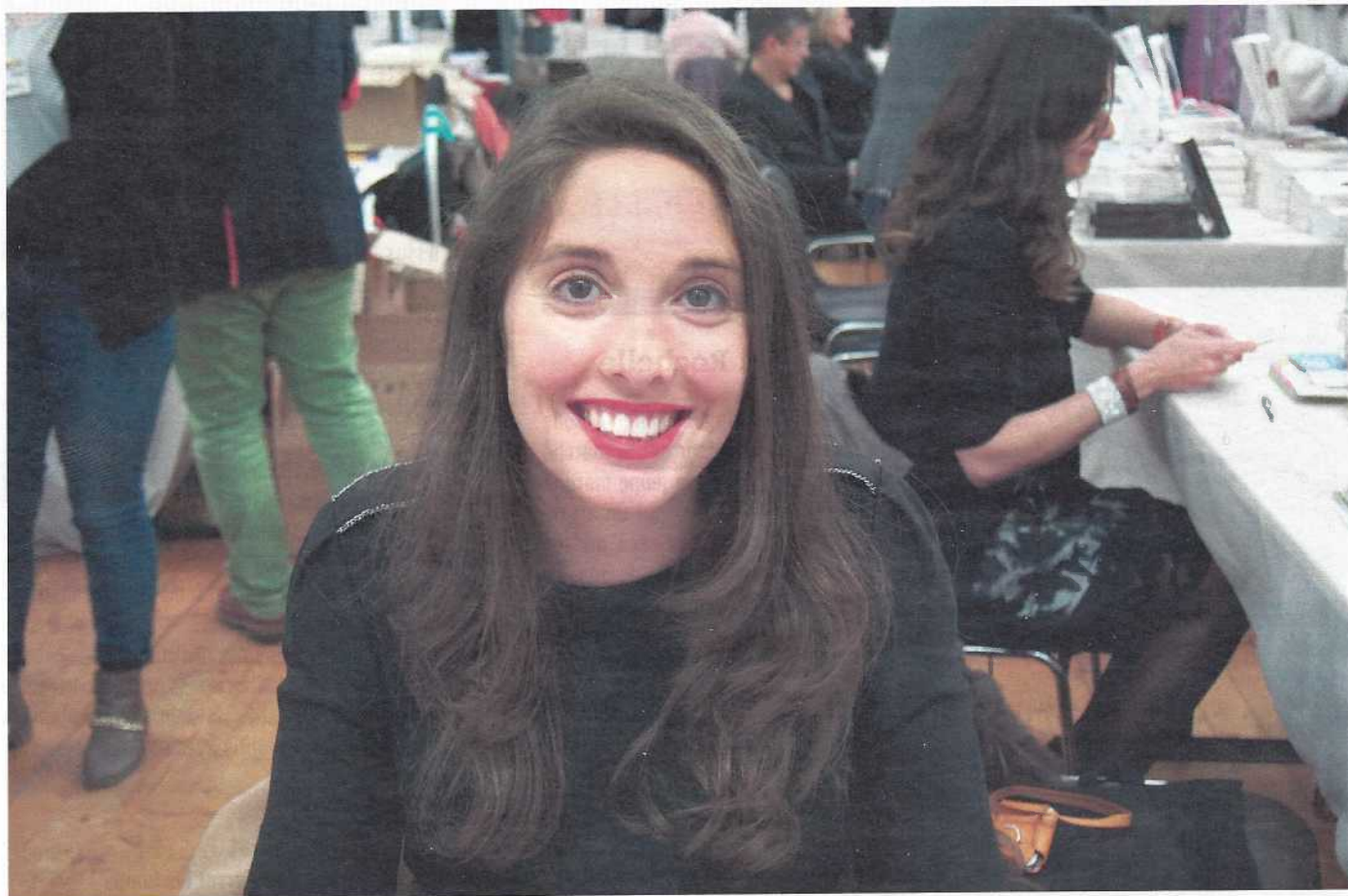


Marie Vareille, passeuse de mots

Après des comédies romantiques, la **Bordelaise** Marie Vareille a écrit un roman pour ados, « Elia, la passeuse d'âmes », qui vient de recevoir un prix national. Comment écrit-on pour les adolescents ?

Propos recueillis par **Marie Morizot**



Marie Vareille vient de recevoir l'Étoile du roman jeunesse, un prix national décerné par le quotidien « Le Parisien », pour son roman « Elia, la passeuse d'âmes » Photo Éric Poupet

« Sud Ouest Mag ». Quels ont été vos « débuts en écriture » ?

Marie Vareille. J'ai 32 ans, et j'aime les livres et les histoires depuis que je suis toute petite. J'ai commencé à écrire assez tôt, mais par périodes. Au collège et au lycée. J'ai ensuite abandonné l'écriture, qui me semblait trop laborieuse, au profit de la lecture, une autre façon de brouiller les frontières entre la réalité et le monde merveilleux de l'imaginaire. Je tenais toutefois un journal plus ou moins régulièrement, où je notais un peu tout et n'importe quoi. Mes frères l'ont récupéré sous mon matelas et en ont déclamé certains passages en hurlant de rire. J'avoue que cet épisode a refroidi mes ambitions d'écriture pendant quelques années ! Après mon bac, j'ai enchaîné avec des études de commerce en France et à l'étranger. Je me suis remise sérieusement à l'écriture vers 20 ans, avec l'objectif d'écrire un roman jusqu'au bout. Après quelques tentatives infructueuses, j'ai terminé une première histoire, qui a été refusée par une bonne vingtaine d'éditeurs. J'ai affiché les lettres de refus au-dessus de mon bureau, et j'ai écrit un deuxième roman, « Ma vie, mon ex et autres calamités », qui a été publié par City Editions en 2014. Depuis, je n'ai plus arrêté d'écrire.

Vos précédents romans relevaient plus de la littérature romantique ou « chick lit ». Pourquoi un roman pour ados ?

J'ai toujours adoré les personnages d'adolescents. D'ailleurs, je crois que je n'ai toujours pas terminé ma crise d'adolescence ! Je trouve que c'est un âge très particulier, où on vit et ressent les événements plus intensément qu'à l'âge adulte. C'est une période d'apprentissage, de construction, déterminante pour l'adulte qu'on sera ensuite. En ce qui concerne l'aspect fantastique d'« Elia, la passeuse d'âmes », je crois que j'avais surtout envie de changer radicalement de sujet et d'univers. Après deux romances contemporaines, c'était un défi pour moi d'écrire un roman fantastique. Je pense qu'il faut savoir sortir de sa zone de confort pour progresser. On a toute liberté quand on est écrivain, ce serait dommage de ne pas en profiter et de rester toujours dans les mêmes registres.



Le dessin d'Elia qui orne la couverture du roman, publié chez Pocket jeunesse dans une collection destinée aux ados Photo PKJ/Pocket jeunesse

Pouvez-vous nous présenter votre trilogie ?

À 15 ans, Elia est une « passeuse d'âmes » : un être sans émotions issu d'une caste supérieure. Son rôle est de supprimer ceux qui sont devenus des poids pour la société, jusqu'au jour où elle sauve la vie d'un rebelle qu'elle était supposée exécuter. Sa vie de privilégiée va alors basculer. Recherchée pour trahison, elle s'enfuit dans la région la plus déshéritée du pays, là où les passeurs d'âmes sont considérés comme les pires

ennemis. Les rencontres et les aventures qu'elle va vivre vont changer radicalement sa vision du monde.

Quelles ont été vos influences ?

J'ai été influencée par les romans de science-fiction pour jeunes les plus classiques, comme « Hunger Games » ou « Divergente », mais aussi par des dystopies (1) moins récentes, comme « Le Meilleur des mondes » ou « 1984 », qui m'avaient fascinée quand j'étais moi-même adolescente. >>>

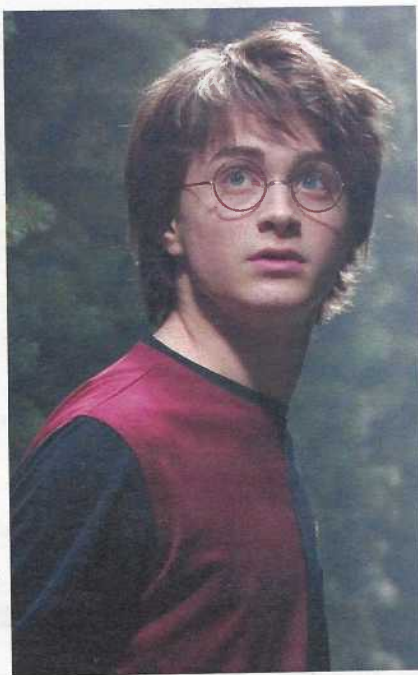
» Ce qui m'intéressait, c'était l'évolution du personnage d'Elia. Dans les dystopies classiques, les héros ou héroïnes sont toujours issus des castes défavorisées, j'avais envie de prendre le problème dans l'autre sens : de montrer comment une héroïne issue d'une caste supérieure, qui bénéficie de l'injustice du système, pouvait être capable de changer de camp, non pas par intérêt personnel mais par souci de justice sincère et soif de liberté. Une façon de faire comprendre aux lecteurs que ce n'est pas parce qu'ils ne subissent pas personnellement une injustice, ou qu'elle a lieu loin de leur monde surprotégé, qu'il est légitime de ne pas s'en préoccuper.

Depuis le succès de « Harry Potter », il y a un vrai engouement pour la littérature ado. Comment l'analysez-vous ?

Je crois que « Harry Potter » a révolutionné la littérature parce que c'est un travail de fiction absolument exceptionnel. Et aussi parce que J. K. Rowling a suivi ses lecteurs, qui grandissaient au fur et à mesure que les romans sortaient, et a donc adapté son écriture à des enfants devenus des adolescents puis de jeunes adultes. Avant elle, la littérature dite « ado » n'existait pas vraiment. On passait directement de la littérature pour enfants (Bibliothèques rose et verte) à la littérature pour adultes. Entre les deux, il existait peu d'offre : à quelques exceptions près, j'ai d'ailleurs lu dans mon enfance les mêmes livres que ceux que mes parents lisaient au même âge (« Club des cinq », comtesse de Ségur, etc.). « Harry Potter » a ouvert la voie à une littérature spécifiquement ado, mais reconnue comme ayant une qualité artistique et littéraire équivalente à celle de la littérature adulte. D'ailleurs, beaucoup d'adultes continuent de lire des livres dits pour la jeunesse, parce que « Harry Potter » leur a prouvé que ce type de littérature peut avoir tout autant, voire plus, de puissance que la littérature générale.

Comment définiriez-vous ce genre ? Y a-t-il un mode d'écriture spécifique ?

C'est simplement une littérature à destination des 14-18 ans. Selon moi, les seules clés



Marie Vareille : « Je crois que « Harry Potter » a révolutionné la littérature. Avant lui, la littérature dite « ado » n'existait pas vraiment. » Ci-dessus, Daniel Radcliffe dans « Harry Potter et la coupe de feu », en 2005. Photo Murray Close/Warner Bros

de la littérature ado sont le rythme et les personnages : il ne faut surtout pas les ennuyer, il faut que l'histoire avance, qu'il y ait du suspense et que les héros soient attachants. Pour le reste, on peut aborder tous les thèmes possibles ou inimaginables, il n'existe plus vraiment de barrières. Les adolescents qui lisent sont pour la plupart de bons lecteurs, tout à fait capables de comprendre des sujets complexes ou polémiques. Peut-être ai-je seulement pris la peine d'expliquer un peu plus certaines idées. Pour moi, la complexité dans l'écriture relève plutôt des actions et paroles des héros : un adolescent n'a pas les réactions, les comportements et la maturité d'un adulte, il faut donc faire attention à ne pas leur prêter des actions ou un langage en décalage avec leur âge.

D'autres romans sont-ils en cours ?

J'ai sorti le 15 mars un roman qui s'appelle « Là où tu iras j'irai », une comédie familiale. Et puis, je suis en train d'écrire le tome II d'« Elia », qui devrait sortir l'année

prochaine : il est toujours difficile d'évaluer le temps nécessaire à l'écriture d'un roman.

Vous avez reçu pour ce titre l'Étoile du roman jeunesse, décernée par « Le Parisien ». Les prix sont-ils une façon de sortir la littérature ado d'une catégorie de « sous-genre » dans laquelle on l'a longtemps confinée ?

Oui, je le pense. En tout cas, j'ai été très fier de recevoir ce prix et, au total, « Elia, la passeuse d'âmes » a été nommé pour six prix littéraires différents, ce qui est très gratifiant pour un écrivain. La littérature jeunesse doit être reconnue comme un genre à part entière, car il existe des romans pour la jeunesse, français ou étrangers, remarquablement intelligents, innovants et engagés. Je crois que la littérature de jeunesse a un rôle capital à jouer, encore plus important que la littérature adulte, au sens où elle a le pouvoir de faire aimer la lecture à des générations entières de lecteurs qui s'en détachent de plus en plus. C'est à mon sens l'extraordinaire accomplissement de J. K. Rowling. Je crois profondément au pouvoir d'éducation des livres. Il existe une telle richesse dans la littérature pour la jeunesse d'aujourd'hui qu'il serait injuste qu'elle n'ait pas sa place dans les modes de reconnaissance (dont les prix littéraires) attribués à la littérature générale.

Vous vivez à Bordeaux. La ville vous inspire-t-elle aussi ?

Oui, Bordeaux est en effet une source d'inspiration. J'y vis depuis seulement deux ans, mais, pour des raisons familiales, je connais la région depuis très longtemps. Mon deuxième roman, « Je peux très bien me passer de toi », se passe d'ailleurs dans les vignes. C'est une région que je trouve magnifique et très riche historiquement et culturellement. Pour moi, Bordeaux possède tous les avantages de Paris, où j'ai longtemps vécu, sans ses inconvénients !

(1) Récit de fiction dépeignant une société imaginaire organisée de telle façon qu'elle empêche ses membres d'atteindre le bonheur.

« Elia, la passeuse d'âmes », éd. PKJ, Pocket jeunesse, 320 p., 16,90 €.